

Vous trouverez dans jeancasanave.blogspot.com une version plus courte grâce à une dernière partie plus concentrée et moins argumentée.



Garder ses distances. Comment ?

Profitant du confinement imposé, je me suis mis en tête d'exécuter l'un de ces travaux, non pas d'Hercule mais plutôt de Sisyphe, qui demande beaucoup de temps, une infinie patience et un vain acharnement pour un résultat sûrement décevant. Armé d'un vieux couteau dont la lame oubliera vite qu'elle tranchait comme un rasoir, je gratte un long mur qui clôture ma maison. Un de ces hauts murs de galets, de sable et de chaux que tous mes visiteurs envient. Il sent le travail bien fait et les matériaux nobles. Il me rappelle l'endurance et la sueur de mes ancêtres. Malheureusement, il offre à toutes les graines emportées par le vent ou transportées par les oiseaux du ciel un abri sûr et des conditions improbables mais suffisantes pour germer. Ainsi la moindre fissure, le moindre interstice, la plus petite anfractuosité se fait un devoir d'offrir le gîte et le couvert à ces plantes rustiques adorables qui marquent la muraille, la parent de couleurs, font preuve d'une discrétion exemplaire quant à leur taille mais poussent leurs racines jusqu'aux profondeurs des jointures des pierres. Et je vrille, je tire, j'extirpe, et je m'acharne sachant pertinemment qu'il restera toujours un minuscule fil végétal qui s'accrochera encore à une once de poussière et qui, dans un an, dans deux ans, viendra me narguer et me dira : « Pourquoi ce combat ? La vie sera toujours la plus forte. La preuve ? Regarde tous ces vieux murs qui sont encore debout. C'est la végétation qui les soutient, et ce lierre que pourtant tu maudis ! »

Ainsi, occupé à une tâche bien servile, je me surprends à méditer sur la vie ou, plutôt, une parcelle de vie éphémère, la mienne, médite sur l'obstination de la Vie et sa fragilité.

Cette dramatique épidémie, nous dit-on, aura au moins l'avantage de nous rappeler deux évidences :

- la vie est fragile et pourtant elle paraissait plus que jamais offrir une docilité totale aux rêves d'éternité des hommes.
- une certaine distance à maintenir entre nous n'est pas le signe d'un dédain hautain mais une nécessité vitale. « De l'air, s'il vous plaît ! »

Il suffit donc de peu pour faire trembler sur ses bases la toute-puissante machinerie planétaire que l'espèce humaine a inventée pour lui servir de gigantesque prothèse. Un invisible grain de vie s'infiltré dans les rouages et tout est remis en question. Dans l'euphorie générale du progrès triomphant, les hommes n'avaient-ils pas trop vite oublié que l'être, l'existence, la vie ne vont pas de soi ? Ce qui serait « normal », ce sont leurs contraires : le néant, le rien, le vide, même si en les nommant on en fait encore quelque chose. La vie comme l'être ne vont pas de soi, ils sont comme un défi et une victoire sur le néant. Ils tiennent du miracle ! Jamais le néant ou le non-être n'aurait produit de lui-même l'être si celui-ci n'avait répondu à un appel comme le suggère Paul : « Dieu...qui appelle à l'existence ce qui n'existe pas » (Rm 4,17). Teilhard de Chardin dans son texte inspiré « La messe sur le monde », qu'il faut relire en ces temps de privation de rites, parle d'une création « mue par votre attrait » (celui du Créateur) et qui se déploie dans « un effrayant labeur ». La vie ne serait donc pas un donné compact définitivement acquis et assuré mais une gestation permanente en perpétuel effort pour advenir et se maintenir. La fragilité de l'être et de la vie viendrait-elle, alors, d'une attirance originelle vers le non-être ou bien d'une usure, d'une incapacité à entendre l'appel créateur toujours cerné par le silence du néant ?

La philosophe Simone Weil, reprenant une tradition juive, imagine que la Création est advenue parce que Dieu s'est effacé comme l'océan crée le continent en se retirant. Cet effacement aurait permis une existence autre que divine, comme tout déplacement produit un appel d'air, un dérangement. Ainsi, c'est en créant de la distance que l'Être Éternel permet aux êtres relatifs d'exister ! Les arbres nous le disent à leur façon : plantés trop près les uns des autres, ils font de l'ombre à leurs semblables et entravent leur croissance.

Faut-il en conclure que Dieu est confiné dans une sphère à lui seul dévolue et qu'il doive se tenir le plus loin possible de nous ? C'est ce que toutes les religions ont voulu traduire en employant les concepts de « sacré » et de « profane ». Tout ce qui « toucherait » à Dieu serait sacré et ce qui serait laissé à l'initiative de l'homme serait profane. Mais Dieu est un « touche à tout » et l'autonomie humaine le concerne également. Comment, alors, garder encore cette distance créatrice ?

Jésus vient renverser ce sacré lointain et inaccessible qui ne provoquait qu'effroi et paralysie. On peut remarquer que bien des pouvoirs humains, quoique religieux, usent et abusent de ce sacré. Le Christ Lui, nous fait passer de ce sacré de surplomb à un sacré d'horizon. Le premier défend et préserve jalousement sa distance, le second invite à accueillir et à accomplir la sienne. « Lui qui de condition divine » affirme la lettre aux Philippiens « a renoncé au rang qui l'égalait à Dieu ... est devenu homme parmi les hommes et a été reconnu comme homme... » (2,1). En Jésus, Dieu « vient nous visiter » - un peu comme Il l'avait fait en venant à la recherche d'Adam (Où es-tu Adam ?) - et vient épouser l'humanité jusqu'au point extrême de la mort. Serait-ce pour englober la divinité dans l'humanité et effacer toute distance ?

La résurrection de celui qui disait être la Vie nous ouvre une autre perspective. La distance va disparaître mais elle va se mesurer non plus dans éloignement de l'homme, dans un « quant-à soi divin », mais dans un au-delà d'un humain commun. En prenant la nature humaine, hormis le péché, jusqu'à sa limite extrême, Jésus va l'emmenner jusqu'à son plein accomplissement. Il va rétablir la distance non plus dans une attitude de retrait ou de recul mais dans un dépassement de ses limites dites naturelles. Cela aussi est œuvre sacrée mais qui va susciter adoration et désir d'imitation de Celui qui « a mis son corps entre nos mains ».

En conséquence de cette trop laborieuse et peut-être fastidieuse séquence, quelle doit-être la position des chrétiens ? Doivent-ils, pour témoigner de la présence de l'Esprit du Christ en eux, se tenir à distance respectable du monde dans un souci de moindre pollution, se « confiner » dans un sacré de préservation ou bien, plutôt, tenir la distance dans un surpassement constant de l'humain : « Si vous aimez vos frères, que faites-vous d'extraordinaire, les païens n'en font-ils pas autant ? » Mt 5,47. Une Église confinée dans l'espace d'un sacré préservé ne manquerait pas de contracter le virus du séparatisme sectaire.

Que tout ceci ne nous empêche pas de garder les distances recommandées par souci de préserver nos frères de l'épidémie !

Jean Casanave
24 mars 2020